

Une courte biographie

Je m'appelle Hamida Alizada, née le 10 février 2004 à Ispahan, en Iran, au sein de la communauté Hazara. Mon enfance a été marquée par les violences et discriminations subies par ma famille en Iran, où nous avons dû faire face à des difficultés liées à notre identité. Après ces épreuves, ma famille a été contrainte de quitter l'Iran pour Hérat, en Afghanistan, où j'ai poursuivi mes études. À la suite du divorce de mes parents, ma mère et moi avons déménagé à Bamiyan où j'ai excellé académiquement et développé une passion pour le badminton. Cependant, avec la chute de Kaboul, nous avons dû fuir à nouveau. Aujourd'hui, en France, je poursuis ma scolarité en terminale tout en continuant à pratiquer le badminton.

Les racines invisibles

Bamiyan, un endroit où le vent souffle entre les montagnes comme une promesse oubliée, porte les cicatrices d'une passée que le monde a choisi d'ignorer. Dans ses ruelles étroites, tout est poussière. L'air lourd de chaleur s'accroche aux pierres usées, aux murs qui racontent des histoires qu'on préfère ne pas entendre. La terre est rouge, sèche, et pourtant, dans ce silence, des racines invisibles s'étendent, se faufilent dans les fissures, comme un murmure.

Les femmes de Bamiyan, comme celles d'autres régions oubliées de l'Afghanistan, vivent dans l'ombre. Leurs pas ne laissent aucune empreinte, leurs voix se dissolvent dans le vent. Mais si l'on s'approche, on peut entendre les échos de leur vie dans les ombres des maisons, sous les voiles délavés. Ces femmes, invisibles aux yeux des autres, sont pourtant là, ancrées dans une terre qui les oublie mais qu'elles n'oublient pas.

Dans le coin de la rue, là où le soleil se cache derrière les montagnes, une vieille femme, la peau ridée comme le cuir, soulève son voile pour respirer l'air. Ses mains tremblent légèrement, mais ses yeux, eux, ne baissent jamais. C'est dans ses mains qu'est cachée la mémoire du village, un savoir ancestral qui, malgré tout, résiste aux coups du temps et de l'histoire. Ses gestes sont lents, précis, comme si chaque mouvement était une prière silencieuse, une résistance contre l'oubli.

Et derrière elle, une jeune fille marche. Ses yeux sont grands, ouverts au monde, mais le monde autour d'elle est trop grand, trop bruyant, trop cruel. Pourtant, elle marche, chaque pas un défi, chaque souffle une promesse. Elle rêve d'une liberté qu'elle n'osera jamais toucher, mais dans ses rêves, elle est ailleurs, loin de ce paysage aride, loin de ce silence qui pèse.

Quand la nuit tombe et que la chaleur de la journée se dissipe, les femmes se retrouvent dans l'intimité de leurs maisons, là où les voix se mêlent dans des chuchotements. Des rêves, des souvenirs, des espoirs. Elles parlent de ce qu'elles auraient pu être, de ce qu'elles n'ont jamais pu faire. La jeune fille, dans un coin, écrit des mots sur le sable, effaçant et réécrivant encore. La vieille femme, elle, se souvient du temps où le vent soufflait différemment, du temps où les montagnes étaient des alliées et non des témoins silencieux de l'abandon.

L'exil, pourtant, n'efface rien. Il déplace, il déracine, mais il ne peut pas effacer les racines invisibles que ces femmes portent en elles. Même loin de Bamiyan, même loin de leur terre, elles restent attachées à cette mémoire, comme des graines enterrées sous la neige, prêtes à éclore au printemps. Elles plantent des racines là où elles vont, dans chaque geste, chaque regard, chaque sourire. Ce ne sont pas des racines que l'on voit, mais celles-là, personne ne pourra jamais les arracher.

L'exil est une terre nouvelle, parfois rude, parfois pleine de promesses. Mais il n'est pas la fin. Loin de Bamiyan, dans une ville qu'elles n'ont pas choisie, ces femmes cherchent encore un morceau de leur identité, dans chaque quartier, dans chaque rue qu'elles traversent. L'exil les a forcées à recommencer, à se redéfinir, à se reconstruire avec ce qui reste : des morceaux de mémoire, des bribes d'histoires jamais complètement effacées.

Dans les rues inconnues, elles cherchent à comprendre, à se fondre, mais toujours, quelque part, elles savent que les racines de Bamiyan, invisibles et pourtant puissantes, ne les quitteront jamais. Les langues, les coutumes, les cultures qui les entourent semblent étrangères, mais dans les coins discrets de leur vie quotidienne, elles murmurent des mots qu'elles reconnaissent, des gestes empreints d'une signification secrète. C'est dans ces silences, dans cette quête de liberté, que l'exil prend tout son sens. L'exil n'est pas une disparition, mais un renouveau, un défi lancé à l'histoire, à ceux qui pensent que le passé peut être effacé par la distance.

Les traces, elles ne sont pas dans les pierres, ni dans les rues, mais dans le silence qui les accompagne. Et même si leurs pas s'effacent, même si leurs voix sont étouffées, dans chaque souffle, dans chaque silence, il y a une promesse. Une promesse que leurs racines invisibles continueront de pousser, peu importe la distance, peu importe le temps. Elles sont là, sous la neige, sous la poussière, dans le vent. Invisibles, mais inébranlables. Et, un jour, ces traces, ces racines, feront naître une forêt.

